

ABE Kazushige

Sin semillas

Roman traduit du japonais
par Jacques Lévy

OUVRAGE SÉLECTIONNÉ PAR LE PROGRAMME
DE PUBLICATION DE LITTÉRATURE JAPONAISE (JLPP),
SOUS L'ÉGIDE DE L'AGENCE DES AFFAIRES CULTURELLES JAPONAISE



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Shinsemia*

© 2003, Abe Kazushige

Originally published in Japan by Asahi Shimbun Publications Inc.

French translation © Jacques Lévy 2013

All right reserved

© 2013, Editions Philippe Picquier

pour la traduction française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : Sashie Masakatsu, *PLANET*, 2010, huile sur toile, 162,1 x 130,3 cm

© Sashie Masakatsu, avec l'aimable autorisation de Mizuma Art Gallery

Conception graphique : Picquier & Protière

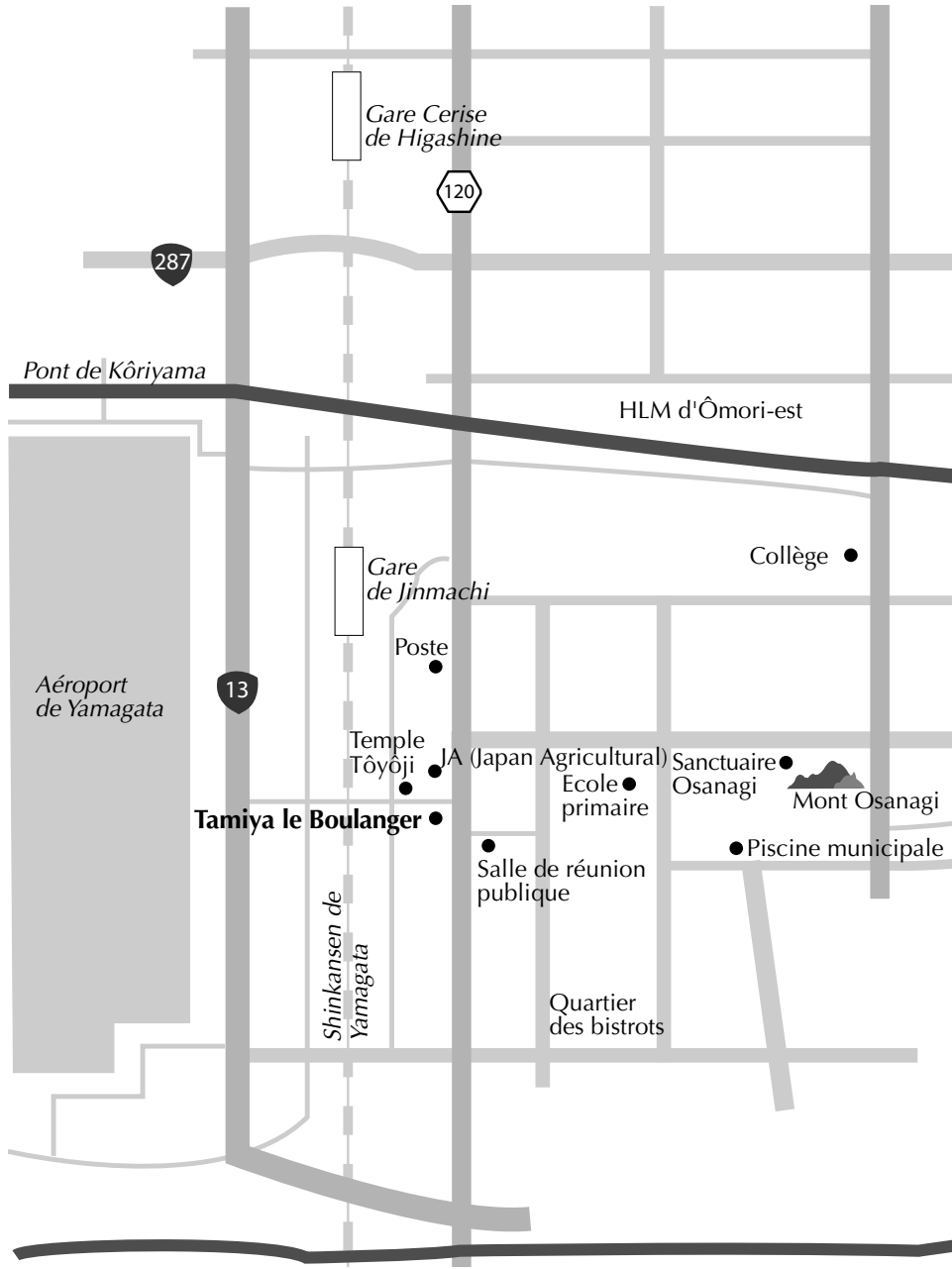
Mise en page : M.-C. Raguin, Ad litteram, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0390-0

SOMMAIRE

<i>Cartes</i>	7
L'HISTOIRE DES TAMIYA	19
I. SUICIDE, MORT ACCIDENTELLE, DISPARITION	33
II. LE RÉSEAU DE SURVEILLANCE	77
III. HOMMES DANS LA PEUR	185
IV. LE DÉLUGE	351
V. LES MORTS	541
VI. THE EVERLASTING NOW	677
<i>Principaux personnages</i>	821
<i>Postface du traducteur</i>	825

CARTES



Gare Cerise
de Higashine

120

287

Pont de Kôriyama

HLM d'Ômori-est

Collège ●

Gare
de Jinmachi

Poste ●

Aéroport
de Yamagata

13

Temple
Tôyôji ●

JA (Japan Agricultural)
Ecole ●
primaire

Sanctuaire ●
Osanagi

Mont Osanagi

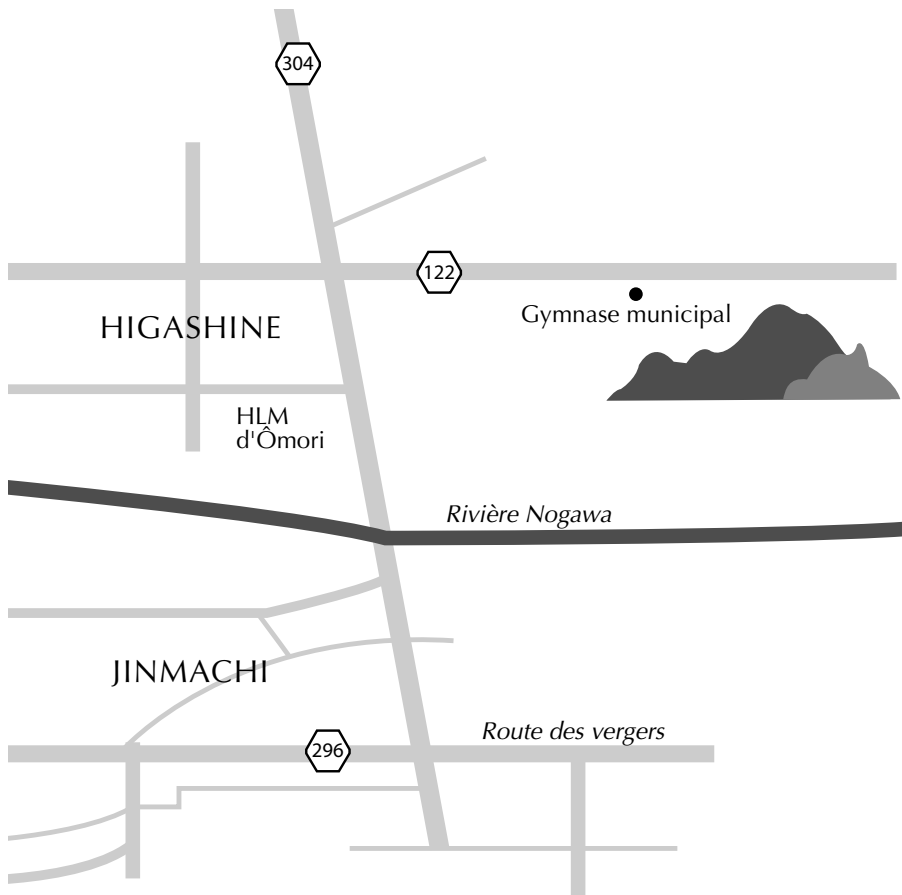
Tamiya le Boulanger ●

●
Salle de réunion
publique

● Piscine municipale

Shinkansen de
Yamagata

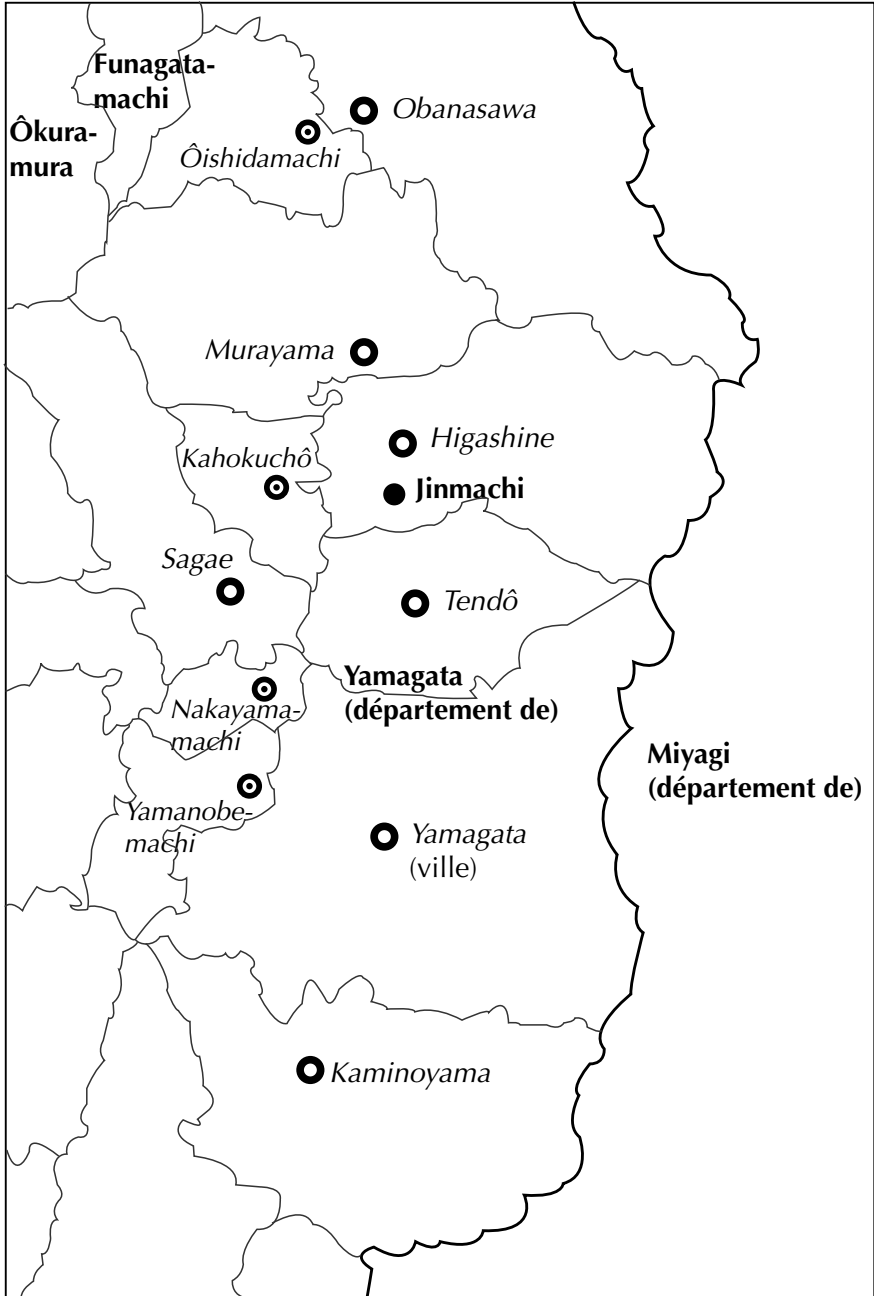
Quartier
des bistrots



- Garnison des forces de défense

Rivière Midaregawa

Le récit est entièrement fictionnel et n'a strictement aucun rapport avec la ville réelle de Jinmachi.



Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. »

La Genèse, 1, 28 (La Bible de Jérusalem)

En 1953 (l'an 28 de Shôwa), les Etats-Unis bénéficièrent d'une récolte de blé d'une abondance exceptionnelle, comme le pays n'en avait pas connu depuis des années. Mais cela ne représenta qu'un gros casse-tête pour le gouvernement d'alors. Il s'agissait à l'évidence d'une surproduction qui, même en y comprenant la part destinée au stockage, n'allait pas pouvoir s'écouler à l'intérieur du pays. D'autant que, ne disposant plus de place dans les granges, il était très difficile de s'assurer de lieux où l'entreposer. Il fallut donc avoir recours aux vaisseaux et aux wagons hors d'usage, et même transformer en entrepôts les ravitailleurs de l'armée navale utilisés durant la Seconde Guerre mondiale. Ce qui entraîna naturellement des coûts supplémentaires : le gouvernement américain fut contraint de dépenser une somme équivalente à deux cents millions de yens par jour pour les frais de stockage. On attendait donc du trente-quatrième président, Dwight David Eisenhower, qu'il trouve une solution rapide à cet épineux problème. C'était devenu, pour celui qui siégeait à la présidence depuis le mois de mars de la même année, la principale préoccupation économique.

En janvier 1954 (l'an 29 de Shôwa), celui-ci soumit un projet de loi pour le règlement des excédents agricoles au Congrès. Il annonça également sa décision d'envoyer à l'étranger une équipe d'étude de marché, formée de trente-cinq spécialistes. « Je n'hésiterai pas à apporter tout mon soutien à votre cruciale mission. Votre principale tâche est d'étudier les moyens de développer l'exportation de notre surplus agricole. Je vous demande de défricher le terrain pour savoir

quels sont les pays susceptibles de nous l'acheter, et comment le leur vendre. » C'est en ces termes qu'il aurait encouragé l'équipe invitée à la Maison blanche. En mai 1954, les dix chargés de l'inspection du Sud-Est asiatique se rendirent à Tôkyô. Ils avaient déjà terminé la visite de huit pays asiatiques et pensaient que le marché le plus prometteur était le Japon, leur dernière destination. Le prix du riz y étant à l'époque élevé et la situation alimentaire mauvaise, ce pays était considéré comme un terrain idéal pour l'exportation de blé bon marché.

En août 1954, la loi pour le règlement du surplus agricole fut adoptée par le Congrès. Les Etats-Unis, afin de vendre aux autres nations leur surplus, acceptèrent le principe d'une transaction en monnaie locale pour les pays qui ne disposaient pas suffisamment de devises étrangères, sans obligation de régler leur achat sur-le-champ. De plus, le montant de ces frais d'achat pouvait, dans un premier temps, être investi dans le développement économique de ces nations. Autrement dit, les Etats-Unis consentaient à prêter à faible intérêt pourvu qu'on voulût acheter les excédents de leurs produits agricoles. Tout paraissait donc à l'avantage des pays acheteurs, mais la médaille avait bien sûr son revers. C'était à condition, était-il en effet précisé, qu'une partie de ce paiement fût utilisée par les Etats-Unis aux frais de campagne pour le développement du marché dans le pays. Clause qui allait s'avérer particulièrement efficace et donner à l'exportation du blé américain un grand essor.

L'entreprise commença au Japon par l'installation à Tôkyô d'un bureau de la Fédération du blé de l'Ouest américain dans un immeuble du quartier d'Akasaka, à proximité de l'ambassade des Etats-Unis. La Fédération, financée et conseillée par le ministère américain de l'Agriculture, allait dès lors, de son siège situé à Portland dans l'Oregon, donner ses instructions à Tôkyô et mener de nombreuses campagnes de promotion du blé.

L'automne 1956 (l'an 31 de Shôwa), douze bus baptisés kitchen cars firent la tournée des communes rurales de tout le Japon pour vanter les mérites du blé sous le slogan : « Consommez de la farine pour une meilleure nutrition ». Les habitants goûtèrent aux produits alimentaires à base de blé, encore rares à l'époque, et apprirent

maintes recettes qui leur étaient jusque-là inconnues. La campagne fut couronnée de succès et les kitchen cars, chaudement accueillis, bénis par les médias sous les qualificatifs de « classe de diététique roulante » ou de « cuisine itinérante ». Si, officiellement, l'entreprise était chapeautée par l'Association japonaise pour le contrôle de la vie alimentaire, une fondation d'utilité publique, dans les faits, la Fédération du blé de l'Ouest américain la dirigeait en négociant avec le ministère de la Santé japonais. Mais le public ne sut jamais qu'il s'agissait d'une initiative du gouvernement américain. Une somme s'élevant à environ cent cinquante millions de yens de l'époque fut dépensée à ces activités.

La Fédération s'intéressa ensuite aux écoles. La demi-pension commencée en 1950 se pratiquait surtout dans les agglomérations urbaines et on craignait qu'il ne s'ensuive une inégalité entre ville et campagne dans la qualité de l'alimentation des enfants. La situation, cependant, changea à la suite de l'adoption en 1954 de la loi sur le repas scolaire. En 1957 (l'an 32 de Shôwa), avec la collaboration du ministère japonais de l'Education à qui elle fournit une aide de cinquante-sept millions de yens, la Fédération engagea une campagne pour la généralisation de la demi-pension. Laquelle, tout comme cela avait été le cas pour les kitchen cars, fut surtout menée dans les communes rurales, en se donnant pour principal objectif l'encouragement à la consommation du pain dans les écoles. Des conférences portant sur les repas dans les écoles et des séances de dégustation furent tenues dans les régions pour promouvoir, cette fois encore, les produits à base de blé comme le pain et les nouilles. La Fédération se consacra également à la formation des fabricants japonais de pain, et réussit à promouvoir de nouveaux produits par l'envoi d'enseignants des Etats-Unis et la multiplication de stages d'apprentissage. Mais la campagne ne se limita pas à ces seules activités. En effet, les industriels de la fabrication du pain et de la meunerie lançaient aussi une propagande à grande échelle pour discréditer le riz, en diffusant des brochures qui prétendaient sans le moindre fondement que la surconsommation de riz réduisait l'espérance de vie ou que le régime alimentaire à base de riz était la cause du vieillissement et de la mort précoces des Japonais. Et vingt ans

plus tard, les fabriques de pain et les minoteries japonaises allaient être dotées des moyens de production les plus sophistiqués sur le plan mondial. L'Amérique n'avait désormais plus besoin de tirer les ficelles dans les coulisses pour vendre du pain dans le pays.

Dans de telles conditions, la riziculture japonaise ne put qu'essuyer de grands dommages. La consommation annuelle de riz au Japon ne fit que décroître. Tant et si bien qu'en 1975 (l'an 50 de Shôwa), l'agence de l'alimentation qui prit enfin acte de la gravité de la situation adopta des mesures pour relancer sa consommation. Trois ans plus tard, on menait cette fois diverses campagnes encourageant à manger du riz, et plus de six cents millions de yens furent investis par l'Etat à cet effet. Au cours de la même période, les Etats-Unis rencontraient à nouveau des difficultés pour écouler leur surproduction de blé. La cible suivante choisie par le ministère américain de l'Agriculture fut la Chine.

Le même ministère avait, à la fin des années 1960, produit un film de propagande faisant état du fruit des efforts pour développer le marché japonais. C'était, sous le titre de Farmer for the World, sa « déclaration de victoire ». Cette nouvelle « victoire » des Etats-Unis y était relatée par ces sous-titres : « Le Japon est composé à 90 % de montagnes. / On y cultive jusqu'aux terrains en pente. / Les champs sont exploités à leur maximum / et on y pratique la double récolte. / Mais même le riz qui est sa nourriture de base / ne peut faire face à l'accroissement de la population. / Le Japon est devenu / le plus grand acheteur de blé américain. / C'est le fruit des efforts menés par la Fédération américaine du blé et par le ministère de l'Agriculture / pour développer le marché. / Si le blé américain est employé aussi / dans les nouilles instantanées récemment créées, / sa consommation s'est surtout accrue / grâce au pain. / La demi-pension scolaire lancée avec l'aide des Etats-Unis / y a largement contribué, / car les enfants qui se sont habitués au pain / en mangeront toute leur vie. / Les kitchen cars, une autre initiative des Etats-Unis, / se sont également avérés d'une grande efficacité / pour le développement du marché. / Les ménagères / ont appris à apprécier les aliments à base de blé, / de sorte que le repas des Japonais s'est complètement transformé. / Ce n'est pas seulement le blé, / mais aussi

les autres produits agricoles américains qui connaissent aujourd'hui un grand succès. / Le ministère de l'Agriculture des Etats-Unis travaille jour et nuit / à l'exportation des produits agricoles / et le marché étranger ne cesse de s'accroître. / Les agriculteurs américains sont devenus / les fermiers du monde. »

D'après La Bannière étoilée dans l'ombre de la salle à manger – un historique de la guerre entre riz et blé (première diffusion le 17 novembre 1978, rediffusé le 17 mars 1999 dans Archives du temps / Sélection des émissions spéciales de la NHK)

L'HISTOIRE
DES TAMIYA

La ville ne compte qu'une boulangerie. Elle s'est ouverte quelques années après la fin de la guerre, et porte le nom de Tamiya le Boulanger. Son fondateur, Tamiya Jin, est décédé depuis onze ans et c'est son fils, Akira, qui lui a succédé. Il est prévu que l'enfant aîné de ce dernier, Hironori, prenne un jour sa relève. Inscrit dans une université privée de la capitale, celui-ci avait vécu seul pendant quatre ans avant de revenir au pays, après la fin de ses études, et de suivre un stage de six mois dans une autre boulangerie de la région. Depuis, il travaille auprès de son père.

Tamiya Jin, qui avait fondé l'affaire, était né en avril 1919 (l'an 8 de Taishô) dans un hameau proche du mont Suishô, situé un peu au sud de la partie centrale de la chaîne de montagnes Ôu. C'était le dernier des six enfants d'une famille d'agriculteurs qui vivait, en outre de la récolte du riz, de la culture du tabac et de la fabrication du charbon de bois. Après avoir quitté sa famille à la fin de ses études au collège, il commença à travailler comme apprenti dans une boulangerie réputée du pays qui tenait boutique dans l'agglomération urbaine de l'arrondissement de Minami-murayama. Ce n'était pas un mauvais premier emploi pour lui qui venait de prendre son autonomie. En effet, il n'allait pas tarder à se découvrir une vocation pour ce métier. Par pure coïncidence, son employeur s'appelait aussi Tamiya et avait utilisé son propre nom pour sa raison sociale : Tamiya le Boulanger. C'était, autrement dit, la maison mère dont il serait plus tard autorisé à utiliser l'enseigne.

Tamiya Jin était sérieux et apprenait vite, ce qui lui valut une bonne réputation au travail. Quoique de petite taille et d'une constitution

pas spécialement robuste, il donnait l'impression d'un homme vigoureux et, de fait, ne manquait pas de force. Peu enclin à la bagarre, il lui était cependant arrivé un petit nombre de fois, furieux de s'être fait taquiner au sujet de sa taille, de se retrouver à califourchon sur son offenseur et de le malmener fort violemment jusqu'à l'intervention de l'entourage. Tenu à distance par les aînés malveillants qui le trouvaient insolent, il était en revanche aimé des apprentis plus jeunes que lui. Son patron en particulier l'appréciait, autant pour son caractère scrupuleux que pour ses compétences d'artisan. L'une des filles de ce dernier, elle aussi, lui témoignait toujours de l'affection. Elle était vive, de trois ans sa cadette. Malgré l'attirance qu'il éprouvait pour elle, il s'en tenait à nourrir confusément des sentiments amoureux à son endroit, sans rien espérer. Jin continua ainsi à travailler consciencieusement quand, bientôt, il en vint à souhaiter s'établir à son compte comme artisan boulanger.

L'année de ses dix-huit ans, sur le conseil de son patron, il monta à la capitale suivre un stage complet de boulangerie dans une maison célèbre. Trois ans plus tard, il revenait au pays ouvrir son propre commerce à Tateoka, chef-lieu de l'arrondissement de Kitamurayama. Ce n'était pas par ses propres moyens qu'il y était parvenu mais avec l'aide de Tamiya le Boulanger et l'autorisation qui lui fut accordée d'utiliser la même enseigne. Tateoka – à l'origine faubourg d'un château qui, au temps d'Edo, avait connu la prospérité à titre de ville d'étape de la route d'Ushû – ne manquait pas d'éclat et comptait un nombre relativement important d'habitants prisant le dernier chic. Une école de jeunes filles se trouvant de plus à proximité du quartier commerçant de la gare, l'emplacement était idéal pour se lancer dans le commerce du pain. Bien que ce ne fût qu'une boutique provisoire installée en louant le coin d'une maison privée, les affaires de Tamiya Jin allèrent bon train, mieux encore que ce qu'il avait espéré. Chose surprenante, une longue file se formait avant l'ouverture de son magasin, et il était arrivé qu'un agent de la circulation vînt y mettre de l'ordre. Ses ventes ne diminuèrent pas sensiblement même durant la guerre. Quelques-uns parmi ses bons clients réservaient en secret et certains proposaient de troquer contre ses pains diverses denrées d'acquisition malaisée. Cet état de choses

se prolongea jusqu'à ce qu'il lui devînt impossible de s'approvisionner en ingrédients pour la fabrication.

Tamiya Jin qui ne fut plus en mesure de poursuivre son commerce faute de blé n'eut d'autre choix que d'aller travailler dans une aciérie de l'arrondissement de Minami-murayama, quand, bientôt, il fut appelé. Affecté dans une unité de combat pour la défense du territoire national qui avait pour mission la surveillance des côtes de l'île de Hokkaidô, il n'eut par chance à participer à aucun combat jusqu'à la fin de la guerre. Il revint au pays avec la ferme intention de reprendre sur-le-champ son commerce à Tateoka. Mais il se vit refuser la location par le propriétaire de la maison avant même de songer à s'approvisionner, si bien que, ne disposant pas de boutique et encore moins d'atelier, il lui fallut y renoncer.

Le 28 août 1945 (l'an 20 de Shôwa), le premier détachement des Alliés, composé de cent cinquante hommes dirigés par le colonel Charles P. Tench, atterrissait à l'aéroport d'Atsugi. Deux jours plus tard, le commandant en chef des forces alliées, le maréchal Douglas Macarthur arrivait sur le même aéroport. Quatre cent mille soldats de l'armée d'occupation allaient stationner au Japon à compter de cette date.

L'armée d'occupation s'installa aussi dans notre ville. La raison en était que la commune, entourée de forêts de pins rouges en voie de défrichement, comprenait la base aérienne de l'armée navale japonaise. L'aéronavale impériale s'y était établie en 1941 (l'an 16 de Shôwa) après avoir quitté Maizuru et, en avril 1944 (l'an 19), y avait été aménagé un terrain d'aviation destiné à la formation et à l'entraînement des pilotes. Les terres qui venaient d'être défrichées avaient été confisquées sans autre forme de procès, ce qui avait causé aux gens de la localité un préjudice considérable. Et de surcroît, de violents bombardements de l'aviation américaine avaient été essuyés à la veille de la défaite, les 9, 10 et 13 août 1945. Après le retrait de l'aéronavale impériale à la suite de la reddition, ce fut cette fois l'armée américaine qui débarquait et s'emparait des terres. Un premier détachement de trois cent cinquante soldats dirigés par le commandant Elbon vint s'y installer le 18 septembre 1945. Puis, le lendemain, une unité de sept cents hommes les rejoignit et débuta alors l'occupation de Jinmachi.

Tamiya Jin qui s'était retrouvé après sa démobilisation privé de la possibilité d'exercer ses talents de boulanger allait obtenir sous une forme inattendue le travail qu'il souhaitait. Un jour, un employé de l'administration de la ville voisine lui rendit visite à son domicile pour lui proposer de travailler comme cuisinier dans la garnison américaine. L'armée d'occupation qui manquait de personnel pour remplir l'estomac des soldats dont le nombre dépassait le millier cherchait un cuisinier qu'elle pût utiliser sans délai. Si Tamiya Jin avait été choisi, c'était bien évidemment parce qu'il était connu dans le pays comme boulanger. Les administrateurs de la garnison avaient jugé qu'il saurait préparer des repas au goût des Américains. L'occasion était inespérée et il avait accepté sans hésiter.

La garnison avait été installée à Jinmachi dans l'arrondissement de Kita-murayama. Jinmachi se situait dans le voisinage du côté sud de Tateoka, dans la partie la plus méridionale de l'arrondissement. Lorsqu'on traversait la rivière Midaregawa qui correspondait à la frontière sous-préfectorale, on accédait à la ville de Tendô dans l'arrondissement voisin de Minami-murayama – ville au nord de laquelle se trouvaient le village Yamaguchi et la maison familiale de Tamiya Jin. Jinmachi se développait très rapidement à la suite de l'installation de l'armée d'occupation, et nombreux étaient ceux qui, de partout, venaient y chercher emploi. Indubitablement, la ville allait connaître un grand essor. L'environnement était donc parfait pour ouvrir un nouveau commerce. Le déboisement des alentours couverts de pins rouges était bien avancé : selon Phil, le soldat américain avec qui Jin s'était lié à la garnison, il se formait comme un grand vide à cet endroit quand on observait les terres du ciel.

Employé comme boulanger par l'armée d'occupation, il travailla consciencieusement cette fois encore. Il mettait de côté les fonds pour se remettre à son propre compte, mais ils n'étaient pas encore suffisants. Quant aux ingrédients, il était toujours aussi difficile de s'en procurer les quantités nécessaires pour ouvrir un commerce. C'est pourquoi il décida de rester un moment dans la garnison, le temps de recouvrer son savoir-faire de boulanger qui s'était quelque peu rouillé. Il lui fallut mettre à cuire le pain du matin au soir entouré d'étrangers dont il ne pouvait pas se faire comprendre, et il rencontra

au début beaucoup de difficultés, que son caractère endurant lui permit cependant de surmonter. Il transféra également son domicile de Tateoka à Jinmachi et, en novembre, se maria. L'épouse n'était pas la fille de la maison mère de Tamiya le Boulanger pour qui il avait jadis nourri des sentiments amoureux, mais un parent éloigné de celle-ci. L'aimée, elle, avait été donnée en mariage pendant la guerre à une famille qui tenait une mercerie dans le voisinage, puis elle était partie un jour, on ne sait où. Elle avait bien attendu le retour de son mari envoyé sur le front en Nouvelle-Guinée mais c'était l'avis du décès au champ d'honneur qui lui était parvenu et elle s'était éclipsée après la fin de la guerre, avant même de recevoir ses cendres. Tamiya Jin, après avoir appris cela, continua d'éprouver les mêmes sentiments pour elle – lesquels n'avaient jamais eu pour objet qu'un mirage des jours anciens, ce dont lui-même était plus ou moins conscient.

Yoshie (née Hisayama) qu'il prit pour épouse était une grande femme de deux ans sa cadette. Il lui trouvait trop de tempérament et ce n'était pas à vrai dire son type. De cela, il en avait eu le vague pressentiment dès la rencontre arrangée. Première impression qui ne serait jamais démentie par la suite. Plus elle avançait en âge, plus elle se faisait difficile et hystérique. Dans ses dernières années, il ne parlait pratiquement plus avec elle. Ils eurent deux fils. L'aîné, Akira, naquit en novembre 1946 (l'an 21 de Shôwa), l'année qui suivit leur mariage, et le cadet, Tadashi, deux ans plus tard, en décembre 1948 (l'an 23). Ce dernier tient aujourd'hui un commerce de produits alimentaires naturels à Tôkyô et, s'étant fâché avec son frère aîné, n'a plus beaucoup de relations avec la famille.

L'occupation de Jinmachi qui durait depuis le 19 septembre 1945 prit fin le 19 février 1956 par le transfert de l'armée américaine dans la ville d'Asaka. Le terrain délaissé fut cette fois destiné aux forces de défense et Jinmachi devint la ville de la garnison du sixième régiment des forces terrestres de défense. L'occupation américaine qui s'était étendue sur dix années avait considérablement perturbé les mœurs de cette petite localité du nord. Divers commerces visant la clientèle des soldats américains s'étaient développés dans Jinmachi sous l'occupation, mais ce qui avait fait plus particulièrement scandale dans la région était la prostitution qui s'y étalait au grand jour.

Les prostituées se multipliaient et, comme le racolage s’effectuait en tout lieu, Jinmachi allait bientôt être surnommée par les gens de la région « tapin-ville ». L’appellation déshonorante n’était pas émise par la bouche des seuls adultes, elle devint une expression en vogue que l’on retrouvait jusque dans les rédactions des élèves de l’école primaire. Ce n’était du reste pas seulement l’expression que les enfants connaissaient. Le jour comme la nuit, il était devenu banal de voir dans le voisinage un homme et femme en train de s’accoupler. Il ne se passait pas un jour sans que ne s’échangent des détails obscènes entre voisins qui venaient d’être témoins d’une scène de fornication. Il n’y avait pas que les soldats américains et les prostituées à s’adonner à ces ébats en plein air ; des hommes et des femmes ayant toujours vécu à Jinmachi n’étaient pas rares non plus. On cherchait alors à savoir moins où et comment des dépravés s’étaient accouplés que qui avait été le partenaire de qui.

Si la débauche généralisée alimentait le scandale dans la population, le nombre des habitants qui tiraient profit de leur coopération avec les prostituées n’était pas non plus négligeable. Ils ajoutaient aux revenus de la famille l’argent gagné par la location d’une chambre de la maison, parfois de toutes les pièces hormis la salle de séjour. On pouvait donc à cette époque assister à un coït sans fard où que l’on fût dans Jinmachi. Et il n’était évidemment pas facile de convaincre les enfants d’y rester indifférents, quand, même lorsqu’ils fermaient les yeux, leur parvenaient à l’oreille des cris de plaisir plus ou moins puissants, et des plus divers. Bref, à la maison comme dehors, plus aucune barrière ne les protégeait. Cette corruption démesurée des mœurs dans la Jinmachi de l’immédiat après-guerre atteignit son apogée au moment où la guerre de Corée éclatait, en 1950. On en donnait pour raison principale la dégradation de la qualité des soldats affectés aux forces d’occupation : la proportion des éléments dissolus dans les bases japonaises se serait accrue à la suite de l’envoi des meilleurs sur le front coréen.

Tamiya Jin qui avait travaillé trois années durant comme cuisinier dans la garnison américaine en avait, outre celui d’avoir parfait son savoir-faire de boulanger, tiré toutes sortes d’avantages. En premier lieu, il put mettre de l’argent de côté. Et aussi, grâce aux relations, se

procurer avec facilité divers articles rares. Il gagna la gratitude des gens de la localité en leur fournissant à bas prix des denrées acquises par l'intermédiaire des Américains. Son but était précisément de faire naître chez eux un sentiment d'obligation. Il pensait que s'assurer leur reconnaissance ne pouvait que lui être bénéfique s'il comptait un jour ouvrir sa propre boulangerie. Tout en allant parfois prêter main-forte à la maison mère de Tamiya le Boulanger, il mena près de deux ans durant son commerce clandestin. Puis, en 1950, il fit bâtir sa maison sur le terrain acheté un an auparavant dans la deuxième division de Jinmachi-centre, en plein milieu de la ville, et y établit le commerce indépendant dont il rêvait depuis si longtemps. Revenu au métier de boulanger en disposant de sa propre affaire, il eut confirmation de ce que l'on ne perdait rien à entretenir des sentiments de dette autour de soi. Tamiya le Boulanger, qu'il venait de mettre en route pour la seconde fois, connut, à son grand bonheur, un immense succès. Il avait pourtant été au départ sceptique, pensant que cela ne se passerait pas comme au temps de Tateoka, quand il y avait la queue devant la porte. Mais son inquiétude fut démentie. Ses marchandises se vendaient à Jinmachi comme des petits pains, c'était le cas de le dire, et le nombre de ses clients allait grandissant de jour en jour. Ses sandwiches au pain de seigle, notamment, étaient appréciés par les Américains aussi. Au bout d'un an, le chiffre d'affaires restait quasiment aussi important que celui atteint au moment de l'ouverture. Il engagea six employés et s'acheta un camion pour les livraisons – seuls deux commerces en ville en possédaient à cette époque. Il y avait toutefois une explication à ses bonnes affaires. Le sentiment de reconnaissance qu'il avait su faire naître chez les habitants y avait certes contribué, mais ce n'était pas tout.

Tamiya Jin s'était lié avec un yakuza du nom d'Asô Shigezô, au moment où il menait parallèlement son commerce clandestin et les préparatifs pour le redémarrage d'une entreprise à son compte. Cet homme était lui aussi l'un de ces étrangers qui s'étaient installés à Jinmachi, la ville de la garnison américaine, en vue d'y faire fortune. Il avait ouvert un cabaret dans Jinmachi-sud en engageant des filles qui savaient s'y prendre avec les hommes, et ses affaires commençaient alors à prospérer. S'agissant d'un établissement nocturne qui

avait pour clients les soldats américains, il y avait constamment des histoires, mais lui s'en sortait toujours avec beaucoup de doigté. La rencontre avec ce personnage ambitieux qui ne manquait pas non plus de recherche dans ses manières eut une influence non négligeable sur le boulanger. Asô était de deux ans son aîné. C'est dans son bistro que les deux hommes se rencontrèrent. A peine Jin se fut-il installé sur un siège qu'Asô Shigezô qui se trouvait au fond vint spontanément lui parler. En un soir, les deux hommes s'entendaient comme larrons en foire. Le second s'intéressait à vrai dire depuis longtemps au premier. Les relations que celui-ci entretenait avec les responsables de l'armée américaine exerçaient sur lui un grand attrait. Jin, en effet, avait continué à les entretenir après avoir cessé d'aller travailler dans les cuisines de la garnison. Ce qui était aussi souhaité du côté américain qui le considérait comme un homme indispensable pour mener à bien et solidement la politique d'occupation dans la ville. On pouvait lui confier le rôle d'intermédiaire entre l'armée et la population locale. Autrement dit, il acceptait de servir leurs intérêts. Epiant tout ce qui se tramait dans les coulisses de la vie locale, il offrit nombre de précieuses informations aux responsables américains. Jin répondait à toutes leurs attentes avec la diligence qui avait toujours été la sienne.

Tamiya Jin et Asô Shigezô qui avaient noué une ferme alliance allaient renforcer considérablement leur influence dans Jinmachi. La distribution des denrées dans la ville passa sous leur contrôle. Ceux qui cherchaient d'autres recours firent l'objet de chantages et de spoliations systématiques, de sorte que toute autre option s'avérait exclue. Jin surveillait la circulation des denrées et les comportements de la population grâce à un impeccable réseau d'information, et Shigezô s'occupait de corriger quiconque était susceptible de les gêner. Il leur arrivait aussi d'inverser les rôles. Les responsables américains faisaient appel à Jin chaque fois qu'ils rencontraient un problème, et chargeaient également Shigezô d'une mission analogue. En retour, ils fermaient les yeux sur leurs agissements. Les Américains les utilisaient pour les tâches les plus diverses, mais la plupart touchaient à des intrigues d'ordre politique qui ne devaient pas être révélées au grand jour. Il avait beau s'agir d'une région rurale

en pleine province, le second bureau de l'état-major (G2) ne sous-estimait pas pour autant ce qui pouvait s'y passer et ne dérogeait jamais à sa ferme intention de recueillir les moindres informations. Le monde se trouvait de nouveau soumis à la bipolarisation et, la doctrine Truman rendue publique, on entra dans la période de la guerre froide, les Etats-Unis d'Amérique consacrant désormais tous leurs efforts à écraser l'influence communiste. Le 24 juillet 1950, le GHQ (le Grand quartier général des puissances alliées) ordonna aux représentants de l'association japonaise de la presse d'expulser de leurs rangs les membres du parti communiste et ses sympathisants. A partir de quoi s'engagèrent dans les journaux et les radios les *red purge* qui conduisirent le mouvement ouvrier japonais à la stagnation. S'étaient succédé l'année précédente les affaires Shimoyama, Mitaka et Matsukawa¹. L'économie japonaise était dans une phase de transition au cours de laquelle elle allait passer de la grave dépression entraînée par la Dodge line à la période de relance due aux commandes massives générées par la guerre de Corée.

Le dispositif de contrôle mis en place par Tamiya et Asô commença à se relâcher au moment où l'occupation prenait fin. Néanmoins, le changement ne relevait que des apparences et leur influence réelle dans Jinmachi demeurait encore considérable. Comme s'ils s'étaient inspirés de la nouvelle bipolarisation du monde, ils évoluaient dans la population de la ville comme des poisons dans l'eau en prenant soin de choisir à bon escient le visage de façade ou celui des coulisses. Les deux compères qui avaient déjà tiré de substantiels profits de leurs activités se comportaient au grand jour comme des gentlemen flegmatiques en se prenant pour des dignitaires de la ville, tout en restant toujours aussi puissants en tant qu'éminences grises de la société clandestine locale. Après le départ des Américains, ils continuèrent à procéder dans les coulisses à la

1. Le 5 juillet 1949, le corps écrasé du président des chemins de fer nationaux, Shimoyama Sadanori, est découvert sur les rails. Le 15 du même mois, un train mis en marche sans conducteur tue six personnes (affaire Mitaka) et le 17 août, un déraillement entraîne la mort de trois membres de l'équipage (affaire Matsukawa). La police avait aussitôt procédé à l'arrestation de syndicalistes membres du parti communiste, mais l'hypothèse d'un complot destiné à juguler le mouvement ouvrier ne sera jamais écartée pour ces trois affaires restées finalement irrésolues. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

« purification » des habitants en se targuant de préserver l'ordre dans Jinmachi. Il s'agissait tantôt d'activités de police d'une organisation sécuritaire autonome, tantôt de pressions sur les mouvements de gauche, parfois de malversations envers des étrangers ou encore de chasse aux rivaux commerciaux. Ces pratiques, bien qu'elles ne fussent pas nécessairement très fréquentes, se poursuivirent comme une sorte d'habitude sans que leur légitimité ou leur bien-fondé ne fût jamais remis en question, et la génération suivante reprit le flambeau. De sorte que le jour où apparaîtrait dans Jinmachi une figure capable de s'opposer de front aux deux familles Tamiya et Asô semblait encore loin.

Asô Shigezô était aussi un excellent gestionnaire. Il étendit ses commerces en faisant fructifier habilement l'argent gagné clandestinement durant l'occupation et parvint à posséder plusieurs établissements. Tamiya Jin, en revanche, était parfaitement inapte à faire fructifier son argent. Tamiya le Boulanger dans la deuxième division de Jimachi-centre resta sa seule enseigne. Il n'avait d'ailleurs jamais eu l'intention de lancer quelque succursale que ce fût. Une fois sa fortune faite, il avait perdu toute velléité de former des projets et dilapidait ses revenus dans les femmes et le jeu. Remarquable artisan doué d'une endurance et d'une capacité de concentration peu communes, il ne disposait pas en revanche d'une once d'intelligence pour ce qui était de la gestion à long terme de son capital. Travers qui ne le réduisit pas pour autant à gratter ses derniers fonds ou à avoir des difficultés pour vivre. Mais les affaires de Tamiya le Boulanger avaient beau être entrées dans une phase de stabilité, rien ne garantissait que ses pains au goût toujours identique continueraient indéfiniment à se vendre et, si les excès du propriétaire se poursuivaient, c'était la génération de son fils qui risquait de trinquer. L'idée ne vint cependant pas à l'esprit du boulanger de se lancer dans de nouvelles affaires susceptibles d'accroître ses revenus. Toutefois, la situation changea après le lancement de la campagne pour inciter la population à se nourrir des produits à base de blé. Une loi sur les repas scolaires fut promulguée en 1954 et, dans les années qui suivirent, Tamiya le Boulanger fut désigné officiellement comme le fournisseur des cantines scolaires de la région. Ce qui représenta une source

durable de revenus importants et une assurance pour la subsistance de la famille Tamiya. Jin avait donc été une fois de plus secouru par l'Amérique.

Asô Shigezô mourut d'une attaque cardiaque le 2 juillet 1984 (l'an 59 de Shôwa). Puis, atteint d'un cancer du gros intestin, Tamiya Jin le 8 août 1989 (l'année initiale de Heisei). Le premier avait soixante-sept ans, le second soixante-dix. Asô Shigeyoshi hérita de son père Shigezô des deux *love hotel* situés à proximité de l'aéroport départemental, de divers établissements de divertissement – salles de jeux électroniques et *pachinko* – ainsi que des trois bistrots du quartier des plaisirs de Jinmachi-sud situé à petite distance de la garnison des forces de défense. Tamiya Akira qui prit la succession de la boulangerie et Asô Shigeyoshi étaient nés la même année. Elevés toujours ensemble depuis la plus tendre enfance comme des frères jumeaux, ils avaient noué une indéfectible relation de confiance qui n'avait rien à envier à celle de leurs pères. Le puissant lien qui unissait les deux familles avait été préservé en dépit du changement de génération. Tout au moins jusqu'à l'été de cette année 2000 (l'an 12 de Heisei).

I

SUICIDE, MORT ACCIDENTELLE,
DISPARITION

Pan! L'énorme bruit retentit impitoyablement, alors qu'on est encore en plein matin. Il paraît que ça ne va pas arrêter durant l'été, matin ou soir. Ça éclate par petits intervalles, continûment. Un boucan qui vous prend au bide quand il résonne d'aussi près. Ce sont bien sûr les paysans qui ont aménagé cette saloperie. Ce « **pan!** », c'est la détonation que lâche l'appareil de protection contre les bêtes nuisibles qu'ils ont installé pour leurs pommes, pêches et autres poires. Une sorte de gros pet, quoi. L'appareil appelé « épouvantail à moineaux » effraie les oiseaux en faisant éclater ses gaz. On chasse les corbeaux et les moineaux avec des grondements pareils à d'immenses pets. Matin ou soir, il faut qu'on mette le paquet. Parce qu'ici, on est au royaume des arbres fruitiers. Un pays où les vergers priment sur tout, alors ça n'est pas leur affaire si le paisible sommeil des humains s'en trouve dérangé. Et voilà que ça repart. Autant de fois qu'il le faudra.

Les grandes vacances seraient encore pour un peu plus tard. Il paraît qu'elles ne durent par ici que du 20 juillet au 20 août. Rien qu'un mois. Mais c'est ignoble. Je n'aurais jamais dû accepter ce déménagement. Qu'est-ce qu'on peut faire pendant une période aussi courte, franchement ? Et de nous expliquer que dans le Nord, c'est comme ça, qu'on n'y peut rien. Tu parles ! Il fait vachement plus chaud ici qu'à Tôkyô ! C'est même la région où on aurait enregistré la plus haute température depuis que la météo existe. De quoi vous donner la chair de poule. La mer est à perpète et, quant à la piscine, elle est ridiculement riquiqui. Et d'abord, qu'est-ce que c'est qu'une

piscine « crapaud » ? Non mais, qu'est-ce qu'on irait nager dans un bassin à crapauds ! Tout ça, c'est de la faute à mon vieux et aux imbéciles de l'autre école. La chanson habituelle, en somme. Ce que j'ai soif, n'empêche. Mais quand est-ce qu'ils vont rappliquer, les autres ? On ne va pas être en retard ? Ce qui ne me dérange pas, au fond...

L'avenue Osanagi Gojô est bordée de vergers. Il n'est encore que sept heures moins cinq du matin et il n'y a donc pratiquement aucun risque d'être en retard. C'est lui qui est arrivé trop tôt au lieu de rendez-vous. Le garçon, qui n'avait pas su non plus s'habituer à l'école précédente, avait fait engager les démarches pour changer d'établissement et s'installer là où son père se trouvait en poste avant d'attendre la fin du premier trimestre, de sorte qu'il n'avait pas encore une idée précise de la distance qui séparait l'école primaire de Jinmachi de la résidence des forces de défense. Son caractère un tantinet insolent le desservait et il ne s'était trouvé pour le moment aucun élève de la classe qui se fût dévoué à lui donner les divers renseignements pratiques. Il était obligatoire de se rendre en groupe dans cette école, aussi ne pouvait-il pas s'en aller seul en délaissant les élèves des classes inférieures du voisinage. Néanmoins, il allait sous peu, grâce à son départ hâtif de la maison, ramasser quelque chose de bonard. Un objet qu'il adorait.

A l'intérieur du verger – à environ cinquante mètres de l'endroit où était le garçon – se trouvaient deux adultes. Un jeune, de haute taille, et un vieux qui se tenaient face à face, l'air extrêmement tendu tous les deux.

La détonation de « l'épouvantail à moineaux » retentissait par intermittence. Le temps qui séparait les détonations était plus long que ce que l'on pouvait croire. Il n'était donc pas si facile de le calculer. On s'en rendait bien compte si on essayait de taper des mains en même temps que l'émission du « **pan!** ». L'homme, jeune et de haute taille, avait certes songé à profiter de ce retentissant « **pan!** », mais il avait été inconséquent quant au moyen d'en mesurer le rythme. De sorte qu'à la dernière minute, il s'affola. Alors qu'aucune erreur n'était permise.

Il n'allait tout de même pas s'amuser à compter les secondes qui séparaient deux détonations. Pas d'autre choix que de se fier à son flair. Pour une inspiration du moment, faire « **pan!** » en accord avec un autre « **pan!** » n'était sans doute pas une mauvaise idée. Il restait

maintenant à passer à l'acte. Le vieux était de toute façon rétamé et il n'y avait pas à s'inquiéter de l'apparition d'un intrus puisqu'on était ici dans son verger. C'est d'ailleurs pourquoi il se permettait de prendre ainsi son temps. Cela dit, son but n'étant point de faire coïncider les deux « **pan!** », il était grand temps d'en finir...

Il avait beau être sous la tension du moment crucial, l'homme de haute taille demeurait insensible au péril latent qui se rapprochait de lui petit à petit. Il ne s'était pas aperçu qu'un garçon s'avavançait dans sa direction. Lassé d'attendre les élèves des classes inférieures et ne sachant comment s'occuper, celui-ci avait commencé à pénétrer l'enceinte du verger. Ce n'était pas que l'homme de haute taille n'eût point envisagé une telle éventualité. Simplement, il ne parvenait pas à contrôler son esprit et son corps comme à l'accoutumée, engourdi qu'était son jugement par le poids mental, jusque-là inconnu, que représentait le fait de tuer un homme. Il redoublait d'impatience en ressentant avec une excessive intensité l'écoulement du temps. Ce qui allait se solder par une négligence qui allait à son tour, dans environ un mois et demi, entraîner une tragédie. Ou plutôt deux, mieux vaudrait le préciser. Et même, disons-le tant qu'on y est, une flopée. Car il allait se produire cet été une multitude de catastrophes ici, dans Jinmachi. La ville, au cours du mois et demi à venir, allait devenir le théâtre d'un véritable festival tragique.

L'homme de haute taille tira, enfin. Il venait ainsi de venger sa grand-mère, et aussi sa mère. Lui-même cependant n'avait directement subi aucun dommage de la part du vieil homme. Il avait donc servi d'agent à la vengeance de sa grand-mère et de sa mère. En plus, il s'en était chargé de son propre chef, sans qu'on le lui eût demandé. Quoiqu'il n'eût agi que de sa propre initiative, le châtiment était à ses yeux des plus légitimes. Il n'avait fait que rendre la pareille à une immonde crapule en se conformant à la bonne vieille loi du talion. A titre de fils, et aussi de petit-fils, il n'avait pu laisser passer l'abjection. Les histoires qui touchaient au passé de sa grand-mère et de sa mère étaient à ce point tissées d'indicibles horreurs et désolations qu'elles l'avaient transformé en un assassin. Ce que cette ville et ses habitants me sont odieux ! Voilà ce que ne manquait de gémir sa grand-mère chaque fois qu'elle s'enivrait. Ce que sa mère à son tour n'avait pas hésité à lui raconter. La haine envers Jinmachi n'avait pu

que grandir dans son cœur, bercé qu'il avait été sempiternellement par ces terribles récits depuis sa prime enfance. Et, au moment où il atteignait l'âge adulte, bien que les deux conteuses ne fussent plus de ce monde, la cruelle berceuse n'allait plus s'interrompre. La voix de la rancœur de sa grand-mère et de sa mère tant et tant de fois imprimée dans son esprit, sans plus jamais le quitter, n'avait cessé de l'inciter à accomplir la vengeance. Aussi l'homme de haute taille n'avait-il pas eu d'autre choix que de passer à l'acte. Et, pour commencer, de se soulager en crevant la vieille ordure.

Les deux « **pan!** » n'avaient pas parfaitement coïncidé, mais il n'y eut personne pour s'en apercevoir. Même le garçon qui s'approchait des lieux n'avait pas perçu le décalage entre les deux sons. Quant à l'autre qui s'était fait tirer dessus, il était définitivement fichu. Il n'y avait plus moyen désormais de sauver ce grand-père. L'homme de haute taille avait magnifiquement accompli sa vengeance. Il ne restait plus maintenant qu'à planquer quelque part le cadavre.

Eclata alors derechef un « **pan!** ». En entendant la détonation, l'homme de haute taille fit tomber par terre le pistolet qu'il tenait dans la main gauche. Venait-il de mettre fin à l'une des tâches qu'il s'était fixées qu'il ne pouvait encore se permettre une seconde d'inattention. Pourtant, il se tenait immobile, ne se préoccupant que de reprendre haleine et sans vouloir passer à l'étape suivante. Le soleil de l'été tapait comme en plein midi et s'emparait de ses forces. Son corps tout entier brûlait sous la canicule, au point de se demander si son cerveau n'allait pas être étuvé. Aucun mot ne lui venait à l'esprit, en proie à quelque chose comme un vague sentiment de perte de soi. Il était également désorienté de s'être vu en moins d'un instant réduit à l'état d'assassin. Secoué par un nouveau et retentissant « **pan!** » et comprenant qu'il serait là jusqu'au lendemain matin s'il continuait de la sorte, il s'assena une bonne gifle sur la joue. Se débarasser du cadavre et se tirer en vitesse. L'homme de haute taille qui recouvra enfin sa capacité d'action allait se hâter de partir quand il se rappela avoir oublié de ramasser le pistolet et se retourna. Après une brève hésitation, impatient qu'il était d'en finir, il se ravisa en se disant qu'il aurait tout le temps plus tard de s'occuper de l'arme et qu'il était plus urgent de dissimuler le corps. Il porta donc ses bras

ouverts au-devant du mort qui gisait sur le sol noir – telle Juliette à la rencontre de Roméo.

Après avoir ôté l'appareil photo et retiré le portefeuille, il se dépêcha de caser le cadavre dans une caisse en bois qu'il couvrit d'une autre qui lui était identique. Ces boîtes étaient normalement destinées au transport des fruits récoltés. L'homme de haute taille les avait au préalable chapardées dans un autre verger. Le récipient fort spacieux pouvait bien contenir un petit vieux. Pour éviter une fuite de sang, il avait pris soin d'enrouler le corps avec une toile plastique. Une fois les caisses attachées avec une corde, il s' alarma de la crasse trop voyante dont il était couvert : ses bras et jambes étaient noirs de terre comme s'il revenait de travaux des champs. Il serait bientôt l'heure des départs au travail ou à l'école, d'ailleurs la circulation dans les rues avoisinantes commençait déjà à s'intensifier. Il s'efforça de ne pas perdre son sang-froid en se persuadant qu'il avait agi en connaissance de cause. Pour abattre sans bavure le vieux à l'abri des regards, il fallait que ce fût à cette heure et à cet endroit. Il n'y avait pas d'autre choix, pour le tuer proprement, que de le guetter à l'aube dans son verger de pêcheurs ; c'était la conclusion à laquelle il avait abouti au bout de ses deux semaines d'enquête. Le plan, à sa façon, n'avait pas été spécialement mal concocté mais, dans les faits, il avait été exécuté au petit bonheur. L'éventualité d'une intrusion n'avait nullement été à exclure, quelqu'un de la famille du vieil homme ou un simple passant eût pu très bien surgir. Que, néanmoins, cela se fût bien passé prouvait seulement qu'il avait eu de la chance.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à transporter le cercueil improvisé et à déplacer le vélo. Tout autour, ce n'étaient que pêches et pourtant, était-ce par défaut de son odorat, il n'en sentait pas la plus petite odeur. Sans doute ne seraient-elles mûres que beaucoup plus tard. Leur cultivateur, lui en tout cas, était cuit. L'endroit en somme était idéal pour mourir puisqu'on se trouvait ici dans le « jardin aux pêcheurs¹ ». La fourgonnette avec laquelle il était venu était garée à un peu plus d'une dizaine de mètres de là, sur le chemin des vergers.

1. *Tôgenkyô*, nom générique pour évoquer la figure du paradis terrestre, d'après le poème sur l'utopie *La Source des fleurs de pêcheurs*, de l'un des plus grands poètes de la Chine, Tao Yuanming (365-427).

L'homme de haute taille se retrouva complètement en nage quand il eut fini de charger les caisses à l'arrière du véhicule. Il était épuisé, mort de soif, et en avait même perdu la sensation de ses bras. Il n'avait pas seulement transporté un pesant fardeau, il avait aussi tiré pour la première fois de sa vie sur un homme. Normal que ses mains s'engourdissent et ne cessent de trembler.

De nouveau le « **pan!** » vint résonner à ses oreilles, et l'estomac l'élança violemment. A peine sa tâche venait-elle pour un temps de prendre fin que les bruits environnants, en agressant brusquement son ouïe, le mirent en alerte. Il était encore trop tôt pour souffler : une chose lui restait à faire. La douleur à l'estomac provoquée par le « **pan!** » de tout à l'heure le lui avait rappelé. Une petite opération, qu'il ne fallait cependant à aucun prix oublier. L'homme de haute taille s'en alla aussitôt ramasser le pistolet. Mais il était déjà trop tard, ou disons plutôt qu'il valait mieux qu'il ne se pressât pas trop. La silhouette d'un élève d'école primaire entra dans son champ visuel et il se dissimula aussi vite derrière un arbre. Il n'eut guère d'autre choix que de regarder, en se mordant les doigts, le garçon fourrer dans sa sacoche d'école l'arme avant de repartir d'un bon pas. Le petit découvreur de trésor s'en était allé le sourire aux lèvres, sur un petit air de m'as-tu-vu. Sa joie évidemment ne pouvait être qu'immense puisqu'il venait de se procurer un revolver authentique, de calibre 38. Ce n'était certes pas quelque chose de recommandable, mais il ne pouvait pas non plus se permettre de l'appeler. Pas même un regard de son côté, ce qui voulait probablement dire qu'il n'y avait que l'arme qu'il eût découverte. Il serait arrivé un ou deux pas plus tôt qu'il se serait retrouvé face à face avec le gosse. L'estomac l'élança encore et l'affolement alla grandissant. **Que faire?** Devait-il considérer la situation avec optimisme et estimer que **c'était une chance** que personne n'eût été témoin du meurtre? Le cri trop strident des cigales l'assommait. Il risquait la déshydratation s'il continuait à transpirer à grosses gouttes sous cette canicule. Ce qui était sûr, c'était qu'il devait quitter les lieux et en vitesse. S'il lambinait encore, un quidam ne manquerait pas de venir lui chiper jusqu'aux caisses qu'il avait chargées à l'arrière de la fourgonnette. **Déguerpir** avant que les pêches ne se mettent à puer la mort, **et sans perdre une seconde!**

La saison de la cueillette des cerises venait de prendre fin à Jinmachi. Encore un petit mois et l'on expédierait les pêches. Puis viendrait la récolte des raisins, des poires et des pommes. Le nombre des touristes s'était sensiblement accru, notamment depuis l'ouverture dans le centre-ville, en décembre dernier, de la nouvelle gare du Shinkansen dont la ligne venait d'être prolongée. Grâce à quoi, les boutiques de vente directe que tenaient les exploitants des vergers prospéraient, le chiffre d'affaires des cerises s'améliorant nettement par rapport aux années précédentes. L'été apportait toujours des bénéfices appréciables à la ville. Si la zone industrielle s'était étendue avec le progrès du développement régional, le paysage estival n'en offrait pas moins une palette de vives couleurs. Bien que la région fût considérée comme un pays de neige, c'était plutôt l'été qui attirait le plus grand nombre de visiteurs. L'hiver, ce n'était plus qu'une ville triste et froide sous le règne de la grisaille. Elle eût eu encore un certain charme si elle se couvrait entièrement de neige, mais c'était chose rare désormais, sans doute à cause de la diminution de ses chutes due au réchauffement de la planète. La station de ski qui s'était créée il y a trois ans peinait d'ailleurs à s'assurer une clientèle. L'hiver durant lequel tout stagnait, il n'y avait que peu de monde et pratiquement aucune animation, ni dans la rue principale ni dans le quartier commerçant. Pour qu'il se passe quelque chose dans Jinmachi, il fallait donc attendre l'été. Si tant est qu'il puisse s'y passer quelque chose...

La plupart des touristes ne manquaient pas de demander la raison de ce nom de Jinmachi¹. Pourquoi s'appelait-on ici sans détour « ville de Dieu » ? Pour qui se prenait-on ? De Tenjinmachi ou de Myôjinmachi, oui, mais de Jinmachi tout court, on n'en avait jamais entendu causer. Comment se faisait-il qu'une petite ville de province comme la vôtre en soit venue à porter un nom aussi tranché ? Que s'était-il donc passé ici autrefois ? Ainsi interrogés, les employés de gare ou les vendeuses des boutiques de souvenirs de l'aéroport n'avaient d'autre ressource que de répondre qu'il y avait eu des incendies. C'était là un fait reconnu de l'histoire de la localité, de sorte que les patronnes des auberges et les chauffeurs de taxi se voyaient obligés de donner cette explication plusieurs fois par jour. L'origine du toponyme n'était pas directement liée à quelque culte ou mythe religieux, lequel n'y avait été rattaché qu'après coup. Ce nom, en vérité, ne renvoyait nullement à l'idée d'une terre sacrée.

C'est en 1838 (l'an 10 de Tenpô) que la localité de Shinmachi-shinden fut rebaptisée Jinmachi-mura. Puis, en vertu de l'application du nouveau statut des villes et communes de 1889 (l'an 22 de Meiji), elle devint Jinmachi, bourg de la commune de Higashine-mura. Les habitants de Shinmachi-shinden avaient, disait-on, souffert constamment du manque d'eau. Il n'y avait pas que l'eau potable ou celle destinée à l'irrigation qui faisaient défaut ; la localité ne disposant pas de moyen d'éteindre les incendies, les dommages s'étendaient à plusieurs habitations chaque fois qu'il s'en déclenchait. Ceux dont la maison avait brûlé n'avaient naturellement pas d'autre choix que de la reconstruire. Cette situation perdurant, on n'arrêtait pas de bâtir des maisons neuves à Shinmachi et le bourg changeait constamment de visage. C'était assurément, comme le signifiait son nom de Shinmachi, une funeste « ville nouvelle » où l'on bâtissait en permanence de nouvelles maisons, un curieux hameau qui inspirait même de l'inquiétude aux étrangers. Ses habitants en vinrent à se demander si ce n'était pas le nom que portait leur localité qui attirait les incendies.

1. Toponyme composé de deux caractères : *jîn* qui désigne les dieux et *machi* qui signifie ville, quartier ou bourg. Nous adoptons le singulier pour la traduction du premier, car il est censé dans le texte renvoyer à la divinité locale, laquelle est aussi tenue pour un avatar de Bouddha.

Après concertation, ils décidèrent de le remplacer par celui de Jinmachi-mura en se recommandant de la divinité du sanctuaire du mont Osanagi qui était un haut lieu de culte de la région. Le sanctuaire, en effet, était à l'époque fort célèbre pour sa divinité tutélaire, Hôsôshugoshin, réputée soigner la variole. Voilà ce qu'était en substance l'explication officielle sur l'origine du nom de la ville.

« C'est qu'autrefois, voyez, Jinmachi s'appelait Shinmachi. »

Quand on leur expliquait les choses ainsi, telle qu'elles étaient admises, la plupart des questionneurs affichaient une expression désappointée avant de repartir d'un air maussade. Il fallait donc retenir l'intérêt des touristes en leur parlant d'abord des très mystérieuses histoires qui avaient trait au mont Osanagi et à son sanctuaire. Quand on commençait par expliquer qu'au temps d'Edo, la visite du sanctuaire s'avérait d'une efficacité extraordinaire pour soigner les maladies réputées incurables, tout un chacun ne manquait pas de tendre l'oreille et de manifester de la curiosité. Et que l'on continuât à raconter avec quelque peu d'exagération que les visiteurs du sanctuaire Osanagi révéraient avec gratitude la localité à titre de « ville de Dieu », les touristes écarquillaient les yeux de plus belle. Il ne restait plus alors qu'à relater l'épisode suivant pour obtenir leur contentement :

Durant la seconde moitié de l'époque de Nara, le mois d'avril 782 (le premier an d'Enreki), Saichô¹ qui allait plus tard fonder l'école Tendai s'était rendu sur cette terre. On rapporte qu'il avait alors vu un nuage écarlate couvrir soudain le sommet du mont Osanagi. Le phénomène s'était déjà produit plusieurs fois par le passé selon un ancien du village qui lui raconta qu'il lui était même arrivé, tandis qu'il coupait du bois près du sommet de la montagne, de voir un enfant surgir du nuage rouge. Après avoir appris que l'enfant en question avait disparu avec le retrait du nuage et qu'un « jeune arbre » (*osana-gi*) avait poussé à cet endroit, Saichô avait grimpé jusqu'au sommet et aperçu au pied d'un jeune arbre qui venait à nouveau de pousser une pierre rouge qui brillait d'un vif éclat. Le nuage écarlate

1. Religieux bouddhiste (Kyôto 767-822) qui rapporta de Chine en 805 les éléments de l'école du *tendaishu* (nom posthume : Dengyo Daiishi).

dans le ciel s'était alors effacé en un clin d'œil. Saichô qui avait interprété l'apparition du nuage rouge comme le présage d'une épidémie de variole s'était convaincu que l'enfant et le jeune arbre étaient des avatars de Bouddha. Une fois la pierre surnaturelle aux éclats rouges enfouie secrètement au fond d'une caverne de la montagne, il avait persuadé les villageois d'ériger sur ce même sommet un sanctuaire et de rendre un culte à la « grande apparition Osanagi du premier dieu tutélaire du Japon protégeant de la vérole ». Voilà ce qu'était l'origine du sanctuaire Osanagi selon l'*Histoire du mont Osanagi*.

Quant aux fréquents incendies survenus à la fin d'Edo, il suffisait de les mentionner négligemment à la suite de cette *Histoire du mont Osanagi*. De cette façon, les touristes daignaient manifester leur intérêt et parfois même vous promettaient de revenir. Il en restait certes qui paraissaient encore n'être pas satisfaits : sans doute estimaient-ils que le récit qu'ils rapporteraient de leur visite de la « ville de Dieu » devait être de la plus haute mysticité. Le phénomène surnaturel décrit par l'*Histoire du mont Osanagi* leur paraissait encore trop fade. Du reste, deux légendes se côtoyaient dans l'ouvrage. Outre la première école du *tendaishu* qui mettait en scène Saichô, il y avait celle de l'école du Shingon selon laquelle c'est Kûkai¹ qui avait visité les lieux au début de l'époque de Heian, le mois d'avril 814 (l'an 5 de Kôjin). Le nuage rouge au-dessus du mont Osanagi figurait toutefois dans les deux récits.

A présent, malheureusement, il n'existait plus de dieu où qu'on le cherchât en ville. D'une divinité ou de Bouddha, il n'y en avait pas l'ombre. Quant au sanctuaire Osanagi, cela faisait des lustres que son rôle de divinité tutélaire censée prévenir et soigner la vérole avait pris fin. Bien qu'à l'origine situés à son sommet, le bâtiment principal ainsi que l'oratoire avaient été déplacés durant la guerre au pied de la montagne sous prétexte que la caserne de l'armée risquait d'être espionnée par les visiteurs montés prier. Par ailleurs, l'idole du sanctuaire avait été vendue par le supérieur au temps de l'ère Meiji. Il ne restait donc plus rien dans la « ville de Dieu » de la divinité tutélaire

1. Religieux bouddhiste (Shikoku 774-Kyôto 835) qui fonde, à la suite de son voyage entre 804 et 806 en Chine, l'école du Shingon.

sinon sa légende. Jinmachi n'était finalement rien de plus qu'un nom. Une banale ville de province, où cela faisait des années qu'il n'y avait plus eu d'affaire retentissante. L'agent Nakayama Tadashi, le novice qui venait d'être affecté au poste de police de Jinmachi en octobre dernier, en avait sérieusement assez de devoir raconter à chaque fois ces vieilles histoires, à cause d'un nom grandiloquent donné à un trou de province. Il voulut bien le supporter jusqu'à la sixième fois, mais au-delà, ce ne fut plus tenable. La septième, il se refusa tout bonnement à répondre à la question. Nakayama estimait que personne ne savait au fond de quoi il retournait. En quoi, assurément, il n'avait peut-être pas tort.